



C'EST PAS BEAU
DE CRITIQUER ?

Elina Brotherus

(Helsinki, 1972)

*Large de vue,
Hommage à Erik Satie,
2006*

vu par Henry Meyric Hughes

Inv. 2008.1122 (1-45)

« Carte blanche au critique d'art qui nous offre un texte personnel, subjectif, amusé, distancié, poétique... critique sur l'oeuvre de son choix dans la collection du MAC/VAL. C'est pas beau de critiquer ? Une collection de « commentaires » en partenariat avec l'AICA/Association Internationale des Critiques d'Art »

« Elina Brotherus et le paysage dépeuplé »

On parle d'images « saisissantes » et cette idée m'est revenue à l'esprit, quand je fus arrêté net par la série de photographies d'Elina Brotherus *Large de vue, Hommage à Erik Satie* (2006).

L'analogie musicale est voulue, évidemment, et peut-être même la répartition des quarante-cinq images sur trois pans de mur, rappelant la prédilection d'Erik Satie pour les trilogies, comme les *Trois morceaux en forme de poire*, et pour les titres aussi saugrenus que *Vexations* ou *Embryons desséchés*. En outre, en s'approchant des images, on s'aperçoit, surtout si on les regarde par en dessous pour éviter les reflets de l'éclairage au plafond, qu'elles sont toutes sous verre et que chacune porte (comme beaucoup de partitions de Satie) une instruction ou autre indication ici gravée sur la vitre, par exemple « dire », « souriez », « avec plaisir », « noblement », parfois malicieusement décalée par rapport à l'image placée derrière. Une photographie de l'artiste se tenant la tête dans la main s'accompagne ainsi de la mention « retenir », tandis qu'un paysage brumeux serait « visible » et un bord de mer « à voir ».

Les effets de couleur et la position du personnage dénotent, comme toujours chez Elina Brotherus, une

sensibilité esthétique ancrée dans la tradition de la peinture occidentale. Le modèle incontournable est fourni par le peintre romantique allemand Caspar David Friedrich : son *Voyageur contemplant une mer de nuages* (1818) représente un personnage solitaire dont la silhouette se découpe sur un ciel d'aurore ou de crépuscule (c'est difficile à déterminer), au sommet d'un piton rocheux qui perce la nappe de brume en contrebas. Friedrich, on le sait, a dématérialisé le paysage pour tenter de peindre non pas vraiment ce qu'il avait sous les yeux, mais plutôt ce qu'il voyait à l'intérieur de lui-même et qu'il a cherché à transposer. Si Elina Brotherus est, à l'instar de Friedrich, en communion affective avec la nature, elle s'attache davantage aux ambiances éphémères de celle-ci qu'à sa dimension sublime « éternelle ». Un degré analogue de subjectivité imprègne ses œuvres, même lorsque la présence humaine s'y fait tout juste sentir en creux, sans qu'elle ait l'air d'adhérer pour autant à un quelconque système de croyance. Les images de l'artiste regardant par la fenêtre, assise sur un matelas, renvoient aussi l'écho d'un motif romantique assimilé depuis longtemps, accentuant le climat de solitude et d'introspection. Le principe de la série permet à Elina Brotherus de laisser une place à l'improvisation et aux effets fortuits. C'est ainsi qu'elle en est venue à explorer non seulement ses émotions les plus intimes, mais aussi les moyens de les transcrire du mieux possible. « J'offre un écran au spectateur, déclarait-elle déjà en 1999, à lui d'y projeter ses sentiments et ses désirs personnels. » Cela pourrait

contribuer à expliquer sa focalisation grandissante sur les paysages de son enfance et sur leurs confins imaginaires. Toutes ses œuvres actuelles traduisent une sorte d'indifférence aux circonstances immédiates et tendent vers des formes musicales de thèmes et variations. Tels les compositeurs américains minimalistes, dont on dit souvent qu'ils se sont inspirés d'Erik Satie, elle refuse l'idée de progression linéaire, préférant tourner autour d'un thème, d'une atmosphère ou d'un argument indéfini, et y revenir ensuite sans jamais essayer d'imposer une conclusion ou d'arriver à un constat définitif. En abordant le paysage comme un prolongement de sa personne, et en y projetant ses émotions personnelles, Elina Brotherus fuit peut-être l'environnement surdéterministe, essentiellement masculin, de la grande ville industrielle. Dans cet accrochage temporaire au MAC/VAL, ses images tirent leur force de leur isolement quasi religieux par rapport à beaucoup d'œuvres présentées tout autour. Elles ont un fondement intellectuel, mais leur aspect est surtout dicté par une sensibilité esthétique et des préoccupations plastiques. Dans une institution qui s'est donné une mission ouvertement pédagogique, elles introduisent un répit, une respiration, un moment d'intensité et de désir. Peut-être teintées de nostalgie ou de regret, elles recèlent aussi l'espoir d'un ressourcement spirituel et d'une élévation vers quelque chose qui dépasse les bienfaits matériels d'une société organisée rationnellement. On fait une pause et on repart plus riche qu'avant.



Elina Brotherus

Large de vue, Hommage à Erik Satie, 2006.

Polyptyque
photographique composé
de 45 tirages argentiques
sur papier, encadrés et mis
sous verre gravé, 20 m de
long, 1/3.

Inv. 2008.1122 (1-45)